

—Mère ! mère ! répondait Marguerite.
Et, fouettant sa mule légère, elle la lança au galop.
Marguerite sauta à terre avant même que sa monture fût arrêtée.
Et elle tomba dans les bras de sa mère.
Quand la mère fut un peu rassasiée de garder son enfant sur sa poitrine, elle se tourna vers ceux qui les avaient rejointes.

Lord Mercy était là, rajeuni par la joie.

—Embrasse ton aïeul, dit-elle à sa fille.

L'émotion de son grand-père, en sentant sur son sein celui de l'enfant qu'il chérissait déjà de tous les trésors de tendresse accumulés en lui, ne put trouver que des mots incomplets pour l'exprimer.

La douce Fleur d'Ecosse passa ensuite des bras du vieillard dans ceux de Marie d'Avenel, de sa seconde mère.

Et souriante, des pleurs heureux aux yeux, elle embrassa aussi Mysie et Tibbie, les deux bonnes vieilles servantes qui, toutes ravies, se tenaient à quelques pas.

Le vicomte de Mercourt et Martial avaient ralenti le pas de leurs chevaux pour laisser à ces effusions idéales le loisir de s'exercer sans contrainte.

Ils s'approchèrent enfin.

Marguerite les désigna tous deux et avec une de ces expressions dans lesquelles son âme semblait se fondre :

—Ce sont mes deux sauveurs ! dit-elle.

Elle venait de les nommer ses sauveurs et lord Mercy tendait en même temps ses bras.

—Notre vaillant et noble ami, le vicomte de Mercourt, dit-il à sa femme, c'est un jour doublement heureux !

Et il s'approcha avec celle qui avait partagé leurs dangers, et toutes ces mains si valeureuses, si franches, se serrèrent, et il y eut des mots courts, expressifs, profonds, des pressions, des étreintes qui valaient plus que mille paroles.

Cependant, au milieu de toutes ces effusions, le gentilhomme français était secoué d'un tremblement invincible et ses traits étaient pâles.

Il se trouvait en présence d'Ellen !

Depuis des jours nombreux, il préparait son âme à cette entrevue, et cependant il se sentait près de défaillir en se trouvant devant elle.

Et lorsque la fille de lord Mercy lui adressa ses premières paroles, il dut s'appuyer sur Martial.

Lord Mercy, qui connaissait son amour si élevé, vint alors à son aide :

Les voyageurs, dit-il, devaient être fatigués.

CXXXI.—LES DEUX GÉANTS

Taciturne, son front hâlé à tout jamais par les tempêtes, courbé vers la terre, interrogeant le sol sans trêve, comme s'il y cherchait obstinément quelque trace révélatrice, Joë, l'ancien matelot du *Forward*, poursuivait sa traite incessante.

Lorsqu'il rencontrait un village, il y pénétrait, s'informait, donnant le signalement de "son petit mousse".

Hélas ! Julien, et ses deux compagnons de voyage mettaient au contraire un soin constant à s'écarter de toute habitation humaine, attendant pour se montrer le moment où ils se supposeraient assez près du manoir de Claymore pour n'avoir rien à craindre d'embûches.

Pourtant on ne pouvait continuer à errer ainsi.

Un soir, après le coucher du soleil, Christie annonça qu'il allait pousser jusqu'aux premières maisons d'un hameau que l'on apercevait sur le bord d'un torrent.

Sur ses énergiques instances, le fils du chevalier d'Avenel consentit à le laisser aller seul.

Christie de Clinthill cheminait assez allègrement, lorsqu'un bruit de feuilles mortes écrasées attira son attention.

—C'est quelque chevreuil sorti pour pâturer, se dit-il.

Mais le même bruit, plus accentué, le mit brusquement sur ses gardes.

Il suivait un sentier rempli de sable, ce qui ne permettait pas d'entendre le bruit de sa marche à lui et il s'arrêta brusquement.

L'inconnu était près d'atteindre le sentier.

Christie n'eut que le temps de se jeter dans le fourré.

Julien, de l'endroit où il se tenait, aperçut Christie et ne tarda pas à observer qu'il battait en retraite.

—Christie est menacé, dit-il avec fièvre à Ketty, je vais de ce pas à son aide.

—Je vous suis, et je serai avec vous deux, quoi qu'il advienne, répliqua l'ancienne meunière du Moulin-Joli.

Le fils de Walter s'était déjà élancé, insouciant des obstacles, allant au plus court.

Christie de Clinthill entendit le bruit de sa course et étouffa un halètement de douleur et de rage.

L'inconnu et Julien ne pouvaient se voir, mais le premier l'enten-

dait approcher avec rapidité ; il venait d'entrevoir en même temps la haute silhouette de l'écuyer en train de rétrograder vivement.

La main sur la poignée d'une lourde épée fixée à sa ceinture, l'œil soudain enflammé, Julien d'Avenel avançait toujours, rapide et anxieux.

—Christie, me voici ! haleta le fils de Walter d'Avenel en franchissant un buisson pour arriver auprès de l'écuyer.

Il venait de traverser une étroite éclaircie, surgissant durant quelques minutes en pleine lumière :

—Julien ! clama alors une voix puissante. Julien !

Le jeune homme s'était arrêté brusquement.

—Qui m'appelle ? fit-il tandis que Christie, impressionné de son côté, attendait, écoutait.

Et l'enfant, revenant bravement sur ses pas, chercha à découvrir qui avait prononcé son nom.

Et un cri jaillit à son tour de sa gorge :

—Joë ! C'est donc toi, mon bon Joë !

Et, s'enlevant de terre d'une détente de jarret, il alla tomber dans les bras de l'autre voyageur.

Les bras de l'homme qu'il venait de reconnaître étaient un étai : ils retinrent longuement, puissamment, l'enfant.

—Julien, mon petit mousse ! Je te retrouve enfin !

—Oui, enfin ! comme tu le dis ; car j'ai bien cru ne plus revoir aucun de ceux que j'aime.

L'ex-pirate, car c'était lui, écarta l'enfant comme pour mieux le reconnaître, puis l'écrasa de nouveau sur sa rude poitrine.

—Ah ! dit-il en le reposant à terre, c'est un bienfait de Dieu que je te rencontre ici ; car je m'étais juré de te chercher jusqu'à ce que je t'aie trouvé, ou que je tombe mort, au bord d'un fossé ou de quelque taillis.

Les yeux émus du jeune homme s'attachèrent sur ceux du marin avec une affection profonde.

Il reconnaissait en lui l'homme fruste et bon qui, autrefois, sur le navire pirate, avait souvent protégé son enfance, si brutalement martyrisé.

Christie de Clinthill et Ketty, qui venait de rejoindre son mari, s'approchaient.

Avec un sourire que ses lèvres ignoraient depuis longtemps, Julien leur montra le marin en disant :

—C'est Joë dont je vous ai parlé si souvent.

Et, désignant l'écuyer et la jeune femme, il les fit connaître en quelques mots au matelot.

Les deux hommes se regardèrent alors ; il y avait en chacun d'eux de nombreux points de contact, la nature les ayant créés l'un et l'autre de stature élevée et puissamment charpentés, comme pour pouvoir déposer plus de bonté dans leurs corps d'hercules.

Et, d'un même mouvement, ils s'embrassèrent fraternellement.

Puis des questions pressées, impatientes, se succédèrent sur les lèvres du marin.

Le jeune homme lui raconta rapidement l'enlèvement dont il avait été victime avec Marguerite, et d'un accent troublé demanda au marin si l'on avait des nouvelles de la jeune fille.

Celui-ci avait quitté trop tôt le manoir de Claymore pour pouvoir lui apprendre les derniers événements.

—Mon bon Joë, reprit Julien, c'est le ciel qui t'a envoyé vers nous pour nous conduire à Claymore. Je n'y rentrerai pas cette fois en triste et incertain vagabond ; car, mon bon Joë, j'ai une famille maintenant. Je suis le fils du grand chevalier d'Avenel.

—Ah ! je l'avais bien dit qu'il y avait, dans mon petit mousse, du sang de gentilhomme ! fit le marin avec enthousiasme.

—Ce qui ne m'empêchera pas, mon bon Joë, et vous, mon intrépide Christie, de rester, pour vous, le pauvre Julien que chacun de vous a sauvé, protégé, défendu à son heure !

Mais le crépuscule descendait sur la terre durant tous ces épanchements.

Ceux qui venaient de se réunir décidèrent d'un commun accord de passer la nuit en plein air, pour plus de sûreté.

Le lendemain, quand l'aube se leva, ils étaient tous debout.

Et empris d'une confiance, d'une force nouvelle, ils s'orientèrent pour reprendre ensemble le chemin du manoir de Claymore, dont ils se trouvaient encore fort éloignés.

(Suite et fin au prochain numéro.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.